

L'impact de la Chine sur l'économie mondiale ne doit pas être surestimé

La puissance commerciale de Pékin n'en fait pas pour autant un moteur d'appoint pour les croissances américaine et européenne

FRANÇOISE LEMOINE

La Chine s'est hissée au rang de deuxième exportateur et de troisième importateur mondial. Son offre massive de biens de consommation produits à bas coût (vêtements, électronique grand public, électroménager) a poussé les prix mondiaux à la baisse. Plus récemment, elle est devenue aussi un des principaux importateurs mondiaux de matières premières industrielles (minerais et métaux) et le troisième importateur de pétrole ; l'essor de sa demande a contribué à la hausse des cours mondiaux. Cependant, dans les échanges de produits agricoles, la Chine est loin de jouer le rôle qu'on a tendance à lui prêter. A l'exception du soja qu'elle importe massivement et en quantités croissantes, elle n'est pas importatrice de céréales. Son commerce extérieur de produits agroalimentaires est globalement en excédent, même si cet excédent a fortement diminué en 2007. La progression de la consommation alimentaire des Chinois est, jusqu'à présent, assurée pour l'essentiel par la production locale. A plus long terme, bien sûr, cette relative autosuffisance est loin d'être garantie, mais actuellement, ce n'est pas dans les achats de la Chine sur le marché mondial qu'il faut chercher les sources de la flambée des cours des denrées agricoles.

Le ralentissement économique qui se profile aux Etats-Unis fait surgir l'idée que les économies émergentes, au premier rang desquelles la Chine, pourraient prendre le relais des pays riches comme moteur de la croissance mondiale. Déjà en 2007, la Chine, avec 5,4 % du produit intérieur brut (PIB) mondial (en dollars courants) et 11,9 % de croissance, a contribué davantage

à la croissance mondiale que les Etats-Unis (27,5 % du PIB mondial, mais 1,9 % de croissance) ; l'Inde y a contribué autant que le Japon. Si l'activité se ralentit dans les économies développées, la contribution de ces grands pays émergents à la croissance globale va s'amplifier.

Mais la question du « découplage » entre les différents pôles de l'économie mondiale mérite une réponse nuancée. La croissance économique de la Chine est en effet devenue ces dernières années plus dépendante de la conjoncture mondiale. Depuis 2005, l'excédent commercial explique environ un quart de sa croissance. Selon les experts, la croissance économique de la Chine devrait baisser de 11,4 % en 2007 à 9,5 % ou 10 % en 2008, en raison du ralentissement de la demande américaine.

L'économie chinoise est donc affectée par la détérioration de la conjoncture mondiale, mais sa croissance reste rapide car elle a ses propres moteurs internes. Pourra-t-elle pour autant tirer celle du reste du monde ? A court terme, la réponse est négative. L'effet d'entraînement de la croissance chinoise sur les Etats-Unis et l'Europe est faible car la Chine est encore, pour les uns comme pour l'autre, un marché d'importance marginale. En 2007, les Etats-Unis dirigeaient vers la Chine 5 % de leurs exportations, soit autant que vers le Canada ; l'Union européenne dirigeait vers la Chine 4 % de ses exportations extra-communautaires, soit moins que vers la Suisse.

Certes, le dynamisme chinois exerce un effet d'entraînement sur le reste de l'Asie, grâce aux gains de productivité associés à l'intense division internationale du travail dans la région. Environ les deux tiers des importations de la Chine viennent des pays d'Asie qui fournissent de quoi faire tourner l'usine du monde (composants, produits intermédiaires, matières premières, équipements). Il est cependant loin d'être certain que la croissance asiatique ait pris son autonomie par rapport au continent américain dont elle dépend toujours pour une bonne part de ses exportations. Le « découplage » entre l'Asie et les Etats-Unis bute sur l'importance du marché américain pour l'Asie, qui reste forte. L'Asie (y compris la Chine) dirige plus de la moitié de ses exportations de produits finis vers l'Amérique du Nord et l'Union européenne. Selon le Fonds monétaire international, les économies asiatiques sont actuellement plus vulnérables à une récession américaine qu'il y a dix ans, du fait des interdépendances commerciales et financières liées à la mondialisation.

Pour que la croissance asiatique devienne « autonome », voire exerce un effet d'entraînement sur le reste du monde, il faudra qu'elle fasse la part plus belle à la consommation intérieure, et moins belle à l'exportation. Ce rééquilibrage est particulièrement nécessaire en Chine, où la consommation des ménages a été ces dernières années un maillon faible de la croissance et où les succès des industries exportatrices ont entraîné des coûts sociaux et environnementaux très élevés. ■
Françoise Lemoine est chercheuse au Centre d'études prospectives et d'informations internationales (Cepii).